

lorsque nous aurons étudié les seules contrées d'où ils aient pu venir (1).

(1) Dans un appendice que nous ne croyons pas devoir reproduire à cause de sa longueur, l'auteur décrit un groupe de monuments mégalithiques propres au comté de Caithness, et comprenant à la fois des cercles, des alignements et des cairns qu'il désigne sous le nom de *cairns à cornes* (horned), en raison de la singularité de leur conformation (fig. 99). Il signale entre ces monuments et ceux de Scandinavie des analogies tellement frappantes qu'elles ne lui permettent pas de douter de leur origine pas plus que de leur âge, qui serait, selon lui, le X<sup>e</sup> siècle. Ils rappelleraient deux grandes batailles livrées en ce lieu entre les années 970 et 996. Cette origine scandinave se concevrait d'autant mieux que le comté de Caithness se rattachait, à cette époque, aux Orcades, alors gouvernées par des Jarls ou comtes norvégiens. (Trad.)

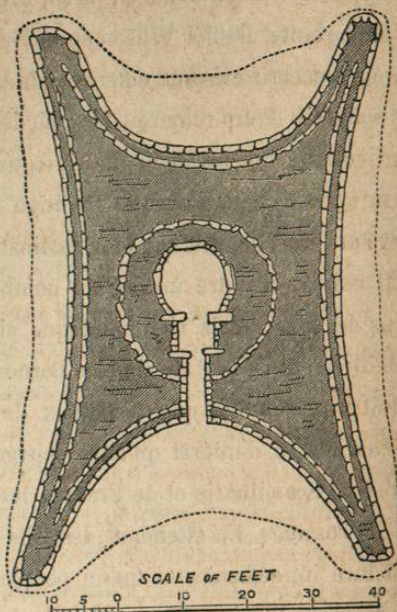


Fig. 99. — Cairn à cornes, Caithness (Écosse).

## CHAPITRE VII.

### SCANDINAVIE & ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE.

#### INTRODUCTION.

L'on a tellement prôné dans ces derniers temps les services rendus par les Danois à l'archéologie préhistorique que l'on est tout surpris, lorsqu'on y regarde de près, de s'apercevoir que le Danemark est peut-être de tous les pays d'Europe celui où les monuments mégalithiques sont le moins connus. Il n'existe aucun ouvrage qui en donne la description, aucune carte qui nous renseigne sur leur distribution. Les quelques documents que possèdent les Danois sur leurs dolmens et autres monuments analogues se trouvent dispersés dans une telle multitude de volumes qu'il est extrêmement difficile, presque impossible, à un étranger surtout, de les recueillir intégralement. La vérité semble être que les archéologues danois ont été tellement occupés à disposer dans leurs cases vitrées leurs trésors microlithiques qu'ils ont entièrement négligé les grands monuments. Aussi sont-ils arrivés à réunir des richesses que ne possède aucune autre nation et à composer une grammaire et un vocabulaire parfait de la nouvelle science. Mais une grammaire et un dictionnaire ne sont ni une histoire ni une philosophie, et quoique leurs travaux puissent être très-utiles aux explorateurs futurs, ils ne sont pour le moment à peu près d'aucune utilité. On peut même dire qu'ils ont été jusqu'ici plutôt nuisibles qu'utiles, car ils ont amené à croire que, lorsqu'on savait distinguer un objet en silex d'un objet en bronze ou en fer, l'on avait l'alpha et l'oméga de la science, et que cela seul suffisait pour déterminer l'âge relatif d'un monument. C'est comme si l'on adoptait la chimie des anciens et que l'on répartit toutes les

substances connues en quatre groupes : terre, eau, air et feu, division si acceptable pratiquement que l'on n'a, à ce point de vue, que peu d'objections à lui faire. Malheureusement elle ne répond plus à la science actuelle, qui parfois nous montre des terres se transformant en gaz, ou des gaz en liquides et en solides. De même, au lieu du système par trop simple des Danois, ce qu'il nous faudrait aujourd'hui, ce serait quelque chose qui prit en considération les différentes races de l'humanité, progressives ou non, et les diverses phases de succès et de prospérité, de désastres et de misère par lesquelles elles peuvent passer, et qui ont pour résultat : les unes, le groupement des familles ou des tribus isolées en grands centres, et conséquemment le progrès ; les autres, la dispersion et l'état de stagnation, sinon le retour à la barbarie. Au congrès international d'archéologie préhistorique tenu à Copenhague dans l'automne de 1869, un certain nombre des meilleurs archéologues du nord exprimèrent l'idée qu'il fallait abandonner sur certains points leur premier système de classification, non seulement parce que chacune des divisions se confondait souvent avec la suivante, mais encore parce que ses indications étaient parfois en désaccord avec les faits. Plus de deux ans se sont écoulés depuis que ce congrès a été tenu, et le volume qui doit contenir l'exposé de ses travaux n'a pas encore été publié ; nous ne connaissons bien que quand il le sera la manière de voir et l'étendue des connaissances des Danois sur cette question.

Dans cet état de choses, il y a vraiment lieu de se féliciter de la possession d'un ouvrage tel que celui de Sjöborg (1). Heureusement le système danois n'était pas encore inventé lorsque ce livre fut écrit ; seulement la gravure et le dessin n'avaient pas alors atteint la précision et la clarté qui les caractérisent aujourd'hui, et l'on ne saurait dès lors considérer ces dessins comme une base parfaitement sûre ; cependant l'auteur est tellement de bonne foi, tellement à l'abri de tout préjugé, qu'il n'y a pas grand danger à y voir l'expression exacte de la vérité. L'ouvrage a encore le mérite de ne contenir aucune de ces théories relatives aux serpents et

(1) *Samlingar for Nordens Fornalshare* ; Stockholm, 1822-1830.

aux druides qui défigurent les ouvrages contemporains des antiquaires anglais ; mais l'auteur rattache tous les dolmens et autres monuments mégalithiques à une race préhistorique de géants qui, d'après lui, précéda Odin et ses Scandinaves, auxquels il attribue tous les monuments vraiment historiques.

Aux difficultés qui tiennent à la rareté des matériaux concernant les monuments de ce pays, il faut ajouter que les Scandinaves n'ont pu arriver encore à rien de précis relativement à leur chronologie primitive. Les vastes collections contenues dans les volumineux ouvrages de Langebeck et de Suhm (1) sont loin de suffire pour cela. Il en est de même de Saxo Grammaticus (2) et des autres auteurs anciens qui, féconds comme notre chroniqueur Geoffroy de Monmouth, ont enfoui l'histoire véritable sous un tel amas de fables qu'il est extrêmement difficile d'y découvrir ce que nous cherchons. Une patiente industrie, aidée d'une critique judicieuse, parviendra sans doute à dégager des ténèbres qui l'enveloppent cette page de l'histoire du moyen-âge ; mais en attendant, les annales de la Scandinavie sont aussi obscures que celles d'Irlande et plus incertaines que les annales contemporaines de l'Angleterre.

L'on ne sait absolument rien de l'histoire de la Scandinavie antérieurement à l'ère chrétienne. On ne croit plus aujourd'hui à un Odin historique qui, d'après tous les historiens du moyen-âge, eût vécu dans le siècle qui précéda la venue de Jésus-Christ et qui eût été le fondateur de ces familles qui jouèrent dans la suite un rôle si important dans l'histoire de toutes les nations du nord. L'école moderne des Allemands a découvert qu'Odin fut un dieu qui habita l'Olympe dans les temps préadamites et qui jamais ne daigna visiter notre monde sublunaire. C'est maintenant une grosse hérésie de prétendre que, pendant les mille ans qui se sont écoulés entre la date assignée à Odin et celle des plus anciens manuscrits, des tribus barbares à imagination féconde n'ont pu reporter à des temps fabuleux et revêtir des attributs de la divinité la forme indécise d'un héros national. Ainsi l'ont décrété les Allemands.

(1) *Scriptores rerum Danicarum mediæ ævi*, 9 vol. in-fol. Hafniæ, 1722.

(2) *Historiæ Danicæ*, in-fol., 1644.

Nous n'essaierons pas de contester cette opinion, qui n'a aucune importance pour la question actuellement posée.

On dit que tout-à-fait au début de l'ère chrétienne, il y avait en Danemark un roi du nom de Frode I. Ce roi n'ayant jamais été divinisé dut avoir ici-bas un tombeau, et ce tombeau, si l'on parvenait à le reconnaître, pourrait être placé en tête de notre liste. De Frode I à Harald Harfagar, qui en 880 conquit la Norvège et se trouva en contact avec la Grande-Bretagne, l'on a plusieurs listes de rois plus ou moins complètes et avec des dates plus ou moins certaines (1). Il y avait des rois à cette époque; ce point n'est pas contestable, pas plus que la succession des noms n'est douteuse, et s'il y a dans les dates une différence de cinquante ans peut-être, cette variante ne tire pas à conséquence. Quelques-uns des monuments appartiennent à des temps si rapprochés du nôtre et à des rois dont les dates sont si certaines qu'il importe peu que les premiers soient de cinquante ou soixante ans plus anciens ou plus récents qu'on ne l'a dit. C'est aux archéologues futurs qu'il appartient d'en fixer l'âge; pour nous, nous n'avons pas besoin de plus de précision.

(1) La liste suivante des rois de Danemark, extraite de Dunham, donne les dates d'après Suhm et Snorro; elle suffira pour le but que nous nous proposons :

	Suhm. AP. J.-C.	Snorro. AV. J.-C.		Suhm. AP. J.-C.	Snorro. AP. J.-C.
Frode I.....	35	17	Rolf-Krake.....	522	479
Fridlief.....	47	—	Frode VII.....	548	<i>Id.</i>
Havar.....	59	—	Halfdan III.....	580	554
Frode II.....	87	—	Ruric.....	588	<i>Id.</i>
Wermund.....	140	—	Ivar.....	647	—
Olaf.....	190	—	Harald-Hildetand.....	735	<i>Id.</i>
		AP. J.-C.	Sigur-Ring.....	750	—
Dan-Mykillate.....	270	170	Rajnar-Lothbrog.....	794	—
Frode III.....	310	235?	Sigurd-Snogoge.....	803	—
Halfdan I.....	324	290	Herda-Canute.....	850	—
Fridlief III.....	348	300	Eric I.....	854	—
Frode IV.....	407	370	Eric II.....	883	—
Ingel.....	436	386	Harald-Harfagar.....	—	863
Halfdan II.....	447	<i>Id.</i>	Gorm-le-Vieux.....	941	—
Frode V.....	460	<i>Id.</i>	Harald-Blatand.....	991	—
Helge et Roe.....	494	438	Sweyn.....	1014	—
Frode VI.....	510	<i>Id.</i>			

## CHAMPS DE BATAILLE.

Les monuments les plus importants de la Scandinavie, aussi bien que les plus intéressants à notre point de vue, sont ces groupes qui désignent le théâtre d'anciennes batailles. Non seulement leurs dates sont généralement connues avec une précision suffisante pour jeter un jour considérable sur la question de l'âge des monuments mégalithiques en général, mais ils concourent aussi à déterminer, du moins dans une certaine mesure, l'usage de plusieurs groupes de pierres qui se rencontrent en d'autres contrées. Sjöborg consacre à ce genre de monument dix planches de son premier volume, toutes relatives à des batailles qui furent livrées du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle.

Le premier de ces groupes de monuments est celui de *Kongsbacka*, près de la côte d'Halmstad (Suède). Sa date est quelque peu incertaine; malgré cela, il mérite d'être cité, à cause de son analogie avec les alignements de Dartmoor, d'Ashdown, de Carnac et d'ailleurs. On n'en connaît malheureusement ni le plan ni les dimensions. Sur l'une des



Fig. 100. — Vue du champ de bataille de Kongsbacka (Suède).

collines voisines se voit un tumulus qui porte le nom de Tombeau-de-Frode; une pierre remarquable de la plaine porte le même nom. S'agit-il de Frode V (460) ou de quelque autre? On l'ignore. Sjöborg fait remonter ces monuments à l'an 500 environ, et il n'y a nulle raison de douter de l'exactitude approximative de ce chiffre.

Le second champ de bataille que représente Sjöborg est semblable au

précédent, excepté cependant par la forme des pierres dont la nature minéralogique paraît être différente; mais ces pierres sont disposées en cercles et en séries de la manière ordinaire. On dit qu'elles rappellent une bataille livrée entre le roi suédois Adil et le danois Snio, et dans laquelle ce dernier périt, ainsi que les chefs Eskil et Alkil. Comme tous ces noms sont très-connus dans l'histoire du moyen-âge de ces contrées, il ne saurait y avoir grande difficulté à rapporter cette bataille à peu près à la même date que celle de Kongsbacka.

Avec le troisième groupe de monuments, nous pénétrons sur un terrain plus solide. Aucun événement de l'histoire de ce pays n'est mieux connu que le combat qui fut livré dans la lande de *Braavalla*, dans la Gothie orientale. Le vieux roi aveugle, Harald-Hildetand, y perdit la vie en l'année 736 selon les uns, 750 selon les autres. Lorsque le roi était jeune, raconte le Saga, Odin lui avait appris un système de tactiques qui lui donnait la supériorité sur ses ennemis dans toutes les batailles; mais le dieu lui ayant retiré sa faveur, il tomba devant la bravoure de son neveu Sigurd-Ring, à qui Odin avait communiqué le secret de ranger son armée. Il ne semble pas douteux que les cercles représentés dans la gravure de la page ci-contre n'aient été érigés pour rappeler cet événement et qu'ils ne contiennent les corps de ceux qui périrent dans l'action; or, ce point, s'il était bien établi, ne saurait manquer de jeter un grand jour sur les champs de bataille de Moytura, dont il a été question plus haut (fig. 54-61). Les cercles de Braavalla ont généralement de 6 à 12 mètres et sont par conséquent plus petits en moyenne que ceux de Moytura; ils sont aussi plus nombreux, à moins que l'on n'admette avec Pétrie que ceux d'Irlande aient été originaires au nombre de 200 au moins; dans ce cas, les petits eussent évidemment disparu les premiers, et il en résulterait que la similitude des deux groupes eût été plus grande à l'origine qu'elle ne l'est aujourd'hui, si grande même qu'il serait difficile de comprendre qu'un espace de sept siècles se fût écoulé entre la construction de l'un et de l'autre groupe. Puisqu'il est impossible qu'il y ait une erreur de plus de cinquante ans dans la date assignée au combat de Braavalla, faut-il donc en conclure que nous nous sommes trompés

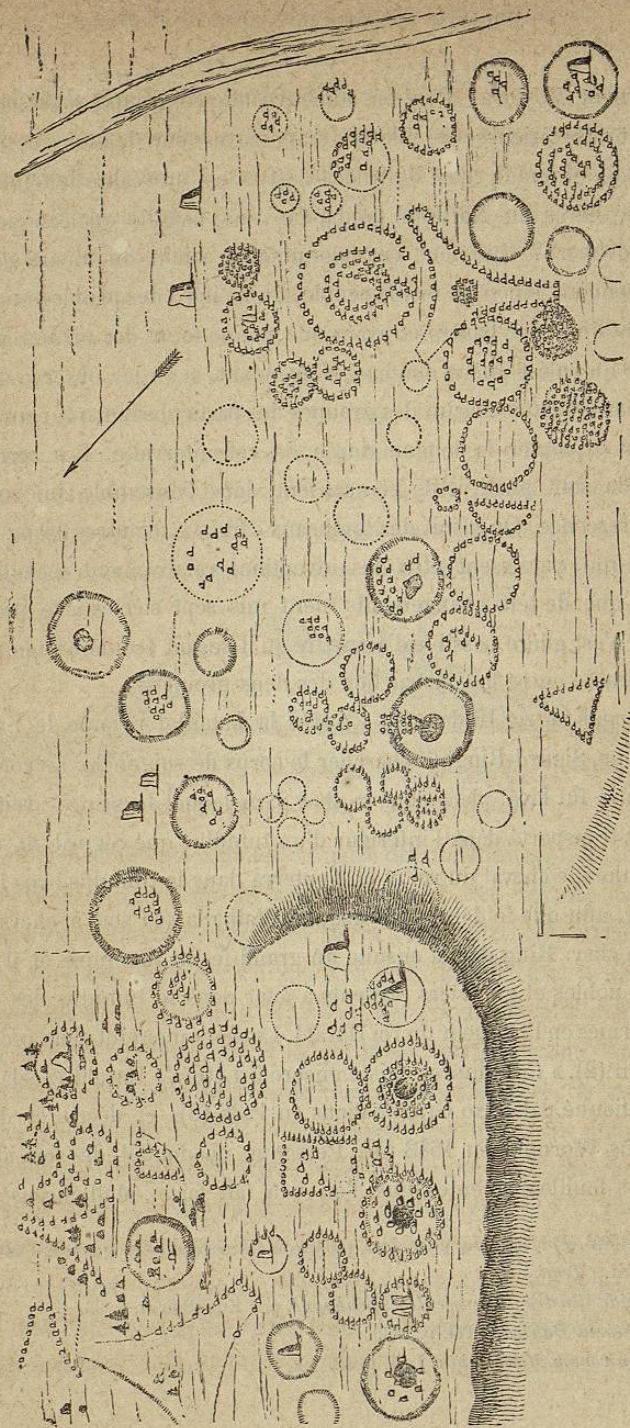


Fig. 101. — Partie du champ de bataille de Braavalla (Suède).

concernant Moytura? Peut-on admettre que ce groupe représente une descente postérieure de Vikings scandinaves sur la côte occidentale d'Irlande, et que le cairn de Knock-na-Rea est en réalité le tombeau de quelque héros du Nord qui tomba dans une bataille quelconque livrée à Carrowmore? Que tous ces monuments soient du même genre et appartiennent, sinon au même peuple, du moins à des peuples en contact fréquent l'un avec l'autre et ayant une même foi et des mêmes mœurs, c'est ce qui n'est guère douteux. Cependant, si on les observe de près, on remarque dans chacun des groupes des particularités qui peuvent à la rigueur expliquer la longue durée de cet intervalle. Les cercles de Braavalla sont plus petits et accusent dans l'ensemble une certaine dégénérescence. On y voit des tombeaux carrés et d'autres triangulaires, formes qui paraissent être des inventions relativement récentes; on conçoit que de tels changements aient mis sept siècles à se produire, mais il n'est guère possible d'admettre qu'il se soit écoulé un temps plus considérable entre la construction des deux groupes.

Revenons au roi Hildetand. « Après la bataille, raconte le Saga, le vainqueur, Sigurd-Ring, fit chercher le corps de son oncle. Le corps une fois trouvé fut lavé, placé dans le char dans lequel le prince avait combattu et transporté dans l'intérieur d'un tumulus que Sigurd fit élever. On tua alors le cheval du roi et on l'enterra dans le tumulus avec la selle de Ring, afin que le défunt pût gagner Walhalla (1) soit à cheval, soit dans un char. Ring donna ensuite un grand festin funéraire et il invita tous les nobles et guerriers présents à jeter dans le tumulus des bijoux ou des armes en l'honneur du roi Harald. Le monument fut alors recouvert avec soin (2). » Ce tumulus existe encore à Léthra's Harald (Seeland). Il fut mentionné par Saxo Grammaticus en 1236 (3), et décrit et dessiné par Olaüs Wormius en 1643 (4). Personne ne doutait de son identité avant les fouilles récentes que l'on y a fait faire. Malheureusement,

(1) Littéral. *Portique des guerriers*, palais où Odin reçoit les guerriers morts en combattant. (Trad.)

(2) *Guide illustré du musée de Copenhague*, par Engelhardt, p. 33.

(3) *Historia Danica*, VIII, p. 133.

(4) *Danicorum Monumenta*, L. I, p. 12.

quelques coins en pierres ont été trouvés dans la terre extraite de la chambre, et aussitôt Worsaae et ses confrères en archéologie ont conclu de ce seul fait que ce monument « est, sans aucun doute, un simple cromlech de l'âge de pierre, » conclusion, selon nous, tout-à-fait illogique. Il n'est pas douteux, en effet, que le roi Hildetand ait été inhumé dans un tumulus avec ses armes et ses trésors; or, ce tumulus ayant été pendant 600 ans regardé comme le sien, c'est aux antiquaires de prouver que la tradition et l'histoire sont ici erronées et de nous dire quel est le véritable tombeau de ce roi. Rien n'est moins rationnel, pour ne pas dire davantage, que ce système empirique d'après lequel l'usage des instruments de pierre ayant cessé brusquement à partir d'une certaine époque, tous les tumulus qui en contiennent sont réputés préhistoriques. Il serait certainement beaucoup plus philosophique d'admettre que



Fig. 102. — Tombeau de Harald, à Léthra (île Seeland).

l'usage de la pierre s'est continué pour ainsi dire indéfiniment, en attendant que l'on nous montre à quelle époque il a cessé. Peu importe donc que l'on ait ou non trouvé des objets en pierre à Braavalla. Nul métal n'a été trouvé à Moytura, quoique, s'il faut s'en tenir à l'histoire, le métal ait certainement été connu alors, et, si l'on n'y a pas trouvé d'instruments de pierre, c'est peut-être que ceux qui firent les fouilles en ignorèrent l'importance. Quoi qu'il en soit, du reste, de ce caractère, la forme du tombeau peut donner une idée de son âge. C'est un barrow oblong avec un dolmen extérieur à une extrémité et de chaque côté une rangée de dix pierres dont les extrêmes sont les plus grandes. Un semblable tumulus, connu sous le nom de *long barrow de Kennet*, existe à Avebury. Ces deux monuments se ressemblent tellement que si l'un est historique, l'autre doit l'être également; mais aussi, s'il est prouvé que l'un remonte aux temps préhistoriques, il doit en être de même de l'autre.

Le barrow de Kennet a été soigneusement exploré en 1859 par le docteur Thurnam, et les résultats de son exploration ont été consignés dans l'*Archæologia* (1). Nous empruntons à ces travaux les détails qui suivent.

Extérieurement, c'est un tertre de 100 mètres de longueur sur 22<sup>m</sup> 50 de large, au *minimum*. Il était entouré à l'origine d'une sorte de colonnade de pierres brutes réunies, paraît-il, les unes aux autres par un petit mur. Au sommet et au-dessus de la principale chambre funéraire se trouvait, comme à Léthra, un dolmen apparent. La chambre était presque carrée, elle avait 2<sup>m</sup> 70 de long sur 2<sup>m</sup> 40 de large; on y arrivait



Fig. 103. — Long barrow de Kennet, restauré (Angleterre).

par un passage de 4<sup>m</sup> 50 sur un mètre. La disposition est donc la même que celle du tumulus de Jersey (fig. 11), la même, selon la remarque de Lubbock, que celle de tous les « tombeaux à galeries (2). »

Six anciennes sépultures absolument intactes furent découvertes dans la chambre funéraire, sous une couche de matière noirâtre de 10 à 20 centimètres d'épaisseur. Les cadavres étaient entiers, à part deux qui avaient eu le crâne fracturé de leur vivant. Pour rendre compte de cette particularité, le docteur Thurnam prend la peine de prouver que les esclaves étaient quelquefois sacrifiés aux funérailles de leurs maîtres, mais il ne cite pas de cas où on les ait mis à mort en leur brisant la tête; s'ils étaient destinés à servir leur maître dans l'autre monde, ce n'était pas en leur écrasant le crâne qu'on les rendait aptes à cette fonction. Nous ne croyons pas qu'un tel mode de sacrifice ait jamais été adopté (3). Les six cadavres de ce tombeau sont, du reste, dans une même situation

(1) Tomes XXXVIII et XLII.

(2) *L'Homme préhistorique*, trad. franç., p. 148.

(3) Les esclaves des rois scythes étaient étranglés (Hérodote, IV, 71 et 72).

et paraissent avoir été ensevelis avec les mêmes honneurs; on ne voit donc pas pourquoi ils n'auraient pas tous le crâne brisé. Au contraire, si l'on admet que ce sont les corps de six personnages morts à la suite de coups reçus dans une bataille, les uns à la tête, les autres ailleurs, toute difficulté s'évanouit. Fût-il vrai, du reste, que ces hommes dont le crâne est brisé aient été sacrifiés, il n'en résulterait nullement que ce tombeau fût préhistorique. Nous savons par un décret de Charlemagne que les sacrifices humains ont été en usage chez les Saxons païens au moins jusqu'en l'année 789, et cela d'une façon suffisamment générale pour motiver un édit spécial (1). Ni les historiens, ni les archéologues ne semblent, en effet, se faire une idée exacte de l'état de barbarie profonde dans laquelle fut plongée la plus grande partie de l'Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au rétablissement de l'ordre sous Charlemagne. Le christianisme avait bien pris racine en quelques endroits privilégiés et parfois la lumière avait lui du sein des ténèbres, mais les pratiques païennes étaient encore si générales qu'il n'y a nullement lieu de s'étonner de rencontrer à cette époque un mode de sépulture d'une forme très-ancienne.

Mais revenons à notre long barrow. Sous un bloc de pierre et au-dessus du crâne de l'un des principaux personnages ensevelis en ce lieu, l'on trouva deux fragments de poterie noire que le docteur Thurnam considère comme pouvant être de l'époque romaine. D'autres fragments du même vase furent découverts en d'autres parties du tombeau, de même aussi que des fragments d'une poterie d'un type étranger, à laquelle notre auteur n'ose assigner une date. Autant qu'il est permis d'en juger, cette poterie paraît être l'œuvre d'ouvriers inhabiles qui essayèrent d'imiter les modèles des Romains après le départ de ce peuple. Mais ce point est sans importance. Au-delà de la chambre, et par conséquent à une plus grande profondeur sous le tumulus, furent trouvés des fragments d'une poterie incontestablement romaine. Tout prouve donc que ce tombeau fut celui de guerriers morts dans une bataille après le départ

(1) Si quis hominem diabolo sacrificaverit et in hostiam more paganorum dæmonibus obtulerit, morte moriatur. — Balusius, *Capt. Reg. Franc.*, I, 253.

des Romains ; il n'est guère permis de croire, en effet, qu'une bataille ait été livrée et un tumulus élevé en cet endroit pendant l'occupation romaine ; or, comme la poterie prouve que ce tumulus n'appartient pas à une époque antérieure, son âge se trouve resserré dans d'étroites limites. Il peut remonter soit à l'an 450, immédiatement après le départ des Romains, soit plutôt à l'an 520, date de la bataille du mont Badon. Peu importe, du reste, que l'on adopte l'une ou l'autre de ces dates. Voici maintenant ce que l'on peut objecter à cette conclusion. D'abord aucune trace de fer ni de bronze, ni d'un métal quelconque, n'a été découverte dans le tumulus. En second lieu, l'on y a trouvé au moins 300 fragments de silex. Quelques-uns sont de simples éclats, mais plusieurs sont des instruments élégamment travaillés, non pas du type le plus ancien, mais de ce type qui, d'après certains archéologues, précéda immédiatement l'âge des métaux (1). Ajoutons à cela la présence d'une grande quantité de débris d'une poterie grossière. Aucun vase n'était complet ; mais on trouva, amoncelés dans un coin, les fragments brisés d'une cinquantaine de vases ; il y en avait aussi dans un autre coin. Le docteur Thurnam explique ce fait en renvoyant à une scène de Hamlet, où notre grand dramatisse parle de « tessons, de silex et de cailloux » que l'on jetait dans la tombe des suicidés. Cet usage, ajoutait-il, fut sans doute au moyen-âge un reste de paganisme. Mais il semble oublier que si cette coutume était connue au XVI<sup>e</sup> siècle, elle dut vraisemblablement être en pleine vigueur au VI<sup>e</sup>. Il est déjà assez étrange qu'elle ait pu survivre à toutes les révolutions et aux changements de religion que l'Angleterre vit s'accomplir pendant les mille ans qui séparent ces deux dates ; prétendre qu'elle fut connue des chrétiens 3,000 ou 4,000 ans après avoir disparu, c'est affirmer une chose impossible.

Nul argument ne saurait être appuyé sur la présence de diverses sortes de poterie trouvées dans le tumulus. Si l'on prenait la peine de creuser au milieu des débris de cuisine d'une villa quelconque bâtie depuis dix ans seulement, dans un endroit antérieurement inhabité, l'on y trou-

(1) Voir Lubbock, *l'Homme préhistorique*, p. 145.

verait le même mélange d'objets divers. Ce seraient des fragments de vases précieux en porcelaine, que la servante a brisés en époussetant le salon ; ce seraient des tessons de poterie en grès, en usage dans la salle à manger ; ce seraient enfin de grossiers débris de pots à fleurs provenant de la serre. Or, d'après la manière habituelle de raisonner de nos archéologues, ces débris représenteraient pour le moins un espace de 2,000 ou 3,000 ans, pendant lequel la grossière poterie des pots à fleurs se serait transformée en la fine porcelaine du vase du salon. L'argument est le même pour les silex. On peut accorder que les hommes se servirent d'instruments en os et en pierre avant qu'ils connussent l'usage du métal ; mais ce qui est contestable, c'est qu'ils aient cessé brusquement de s'en servir dès qu'ils ont eu connaissance du bronze et du fer. De même, en ce qui concerne la poterie, les hommes sans doute firent usage de vases grossiers, mal faits et mal cuits, tant qu'ils ne purent faire mieux ; mais quand ils purent réaliser quelque progrès dans cet art, ils n'abandonnèrent pas complètement pour cela l'emploi d'une poterie d'un ordre inférieur. Citons-en un exemple entre mille. Il y a au musée de la Société des Antiquaires, à Édimbourg, une série de vases grossiers de forme et mal cuits, qui pourraient être considérés et qui, de fait, ont été considérés assez souvent comme provenant de sépultures préhistoriques. Cependant ils ont été fabriqués et en usage dans les îles Shetland, au siècle dernier et même au siècle actuel.

La vérité est sans doute que dans ce cas, comme lorsqu'il s'agit de monnaies, c'est la date de l'objet le plus récent qui fixe l'âge du dépôt. Il peut s'y trouver des monnaies qui datent de 100 ans, de 1000 ans peut-être, mais elles n'ont pu être enfouies dans le tumulus avant que la dernière qu'il contient ait été frappée. Ainsi en est-il de notre barrow. La découverte d'une poterie romaine ou post-romaine dans un tombeau incontestablement intact fixe d'une façon indiscutable une date avant laquelle il est impossible que les squelettes aient été déposés là où les a trouvés le docteur Thurnam. Quant à la présence des objets en silex et d'une poterie grossière, elle montre de la façon la plus convaincante combien sont peu fondées les assertions des archéologues qui attribuent